

M. Forget laisse une veuve et cinq enfants dans l'affliction : car il est permis de pleurer nos chers disparus ! Que cette famille si cruellement éprouvée veuille bien accepter nos condoléances !

J. Armand Sicard

SUR L'AMITIÉ

A. M. Rodolphe Brunet.

Dans son article sur l'Amitié, Montaigne a dit ces paroles si vraies à mon point de vue : " En l'amitié de quoi je parle, elles se meslent et confondent l'une et l'autre d'un mélange si universel, qu'elles s'effacent, et se retrouve plus la couture qui les a jointes."

Et plus loin, en parlant de son ami le célèbre la Boétie : " notre amitié n'avoit point à perdre de temps et n'avoit à se régler au patron des amitez molles et régulières auxquelles il faut tant de précautions de longues et préalables conversations. Cette-cy n'a point d'autre idée que d'elle-même, et ne se peut rapporter qu'à soy. Ce n'est pas une spéciale considération ; ny deux, ny trois, ny quatre, ny mille : c'est je ne sais quelle quintessence de tout ce mélange, qui ayant saisi toute ma volonté, l'amena se plonger et se perdre en la sienne ; qui, ayant saisi toute sa volonté, l'amena se plonger et se perdre en la mienne, d'une faim, d'une concurrence pareilles ; je dis perdre, à la vérité, ne nous réservant rien qui nous feust propre ny qui feust sien ou mien ..."

N'est ce pas là une bien belle page qui démontre clairement ce qu'est la grande amitié qui, quand elle est bien comprise " vient illuminer une vie, en lui faisant voir un coin du ciel " ; qui, si elle ne peut être à la portée de tous, n'en est que plus précieuse à ceux qui en sont susceptibles ?

Oh ! oui, amitié, don du ciel, sans toi pourrait-on respirer un jour durant, pourrait-on croire au bonheur ? ...

Non, bien sûr, quant à moi du moins ; et vous savez, je ne crois pas différer en cela des autres enfants d'Eden.

L'amitié ! elle aide à vivre, elle nous fait sourire même à travers les larmes, elle nous fait oublier que sur terre résident la perversité, le mensonge, la trahison, l'envie ; elle nous fait planer si haut, que les épines aiguës qui déchirent si cruellement les cœurs aux prises avec les affections toutes humaines sont ignorées de ces âmes privilégiées.

Je dis privilégiées ; en effet, puisque tant d'autres ne connaissent pas cette affection tendre qui unit les âmes.

Non ! les âmes viles, sensuelles, égoïstes ne la connaissent pas, elles ne sauraient l'apprécier ! elles sont ses ennemies. Aussi, comme elle fuit leur contact, ne réservant son souffle embaumé que pour ceux qui se plaisent sous son égide !

Ainsi que vous le dites aussi, aimable chroniqueur de là-bas, cette amitié si caressée de moi, ne suffit pas à un cœur ambitieux. A celui-là, il faut peut-être davantage.

Mais quand un cœur n'est pas ambitieux ... Quand il ne demande qu'un brin de réciprocité à cette franche amitié qu'il a vouée à l'âme choisie, à l'âme, sœur de son âme, et même plus, quand il ne demande qu'à se donner sans rien exiger en retour ? ...

Pour moi, j'ai dans mon cœur l'image de deux êtres bien chers qui se sont fait aimer par la délicatesse de leur cœur, la noblesse de leur intelligence. Nous sommes si bien liés que vraiment, il nous serait difficile de " retrouver la couture qui nous a joints ! " Eh bien ! Tant que ces âmes seront miennes, je sens que jamais le voile du malheur ne me couvrira de ses ombres épaisses ! Certes ! une douleur pourra m'atteindre ; mais tout près, sera le baume restaurateur, l'onde rafraîchissante... J'irai frapper à leurs cœurs, je sais que l'on m'en ouvrira la porte toute grande.

Ah ! il fait bon avoir confiance en l'amitié.

Une aimable charmante jeune fille disait dernière-

ment à sa sœur d'affection : " Vraiment, j'ai bien souffert ; les déceptions se sont attachées à mes pas : mais aujourd'hui que mon cœur est tout plein de la belle amitié, je me sens tout heureuse, mon cœur s'est relevé sous ses propres ruines et de nouveau il renaît à la joie sous les caresses de l'amitié."

Cela ne parle-t-il pas en faveur de ce sentiment que vous semblez nier ?

Mais, quoi que vous en disiez, vous n'êtes pas aussi sceptique que vous voulez nous le faire croire. Rappelez-vous s'il vous plaît, votre chronique du 15 février 1899, alors que malade, vous admiriez—rageusement—les solides gaillards en bonne santé, et les belles filles se promenant, en souriant au printemps. Vous croyiez entendre votre bon diable de cœur qui, n'aimant pas du tout les caresses de la grippe, aurait voulu voler, de préférence, vers les choses belles, sentimentales. Il appelait à lui l'amour, le soleil, le printemps—et l'amitié aussi j'en suis sûre—.

Oh ! ne le niez pas : la belle et douce figure de l'amitié, qui doit être pour le malade ce que sont les rayons du soleil pour la nature entière ; ce que sont à nos regards émerveillés les tableaux gracieux, poétiques, des fleurs montrant leurs tiges coquettes, des bourgeons ressortant des arbres qui nous semblaient si laids quand encore la neige les couvrait ; ce qu'est pour l'âme rêveuse le parfum de la rose, le gazouillis d'un ruisseau.

Donc, la conclusion de tout ceci c'est que, quand vous niez la puissance de l'amitié, je ne vous crois pas du tout. Votre âme est trop susceptible d'apprécier les grands sentiments ; votre âme est trop élevée pour ne pas croire à celui-là.

Mais quelle question me faites-vous là ? " Par quelle blessure donc votre jeune cœur a-t-il pu être atteint ? " Franchement, si quelqu'un des miens vous eût entendu, il se fut inmanquablement écrié : " Mais serait-il possible ? Notre petite riieuse aurait-elle souffert déjà ? quand ? comment ? Elle qui toujours nous réjouit par sa gaieté, sa bonne humeur ? Mais c'est impossible, je n'en veux rien croire. Le cœur de notre Fauvette (mon père m'appelle toujours de ce petit nom, n'en déplaise, j'espère, à votre gentille, estimée collaboratrice, car ce petit nom, qui est le sien, ne m'est donné qu'en famille), le cœur de notre Fauvette ne pourrait pleurer quand sa voix ne chante que la joie, le bonheur de vivre ! "

Car vous savez, j'aime follement la vie...

Ah bien, monsieur, vous vous êtes trompé, aucune blessure n'a atteint mon cœur.

Pourtant... si... une grande douleur a traversé ma vie : c'est cela, peut-être, qui me donne cet air de gravité (précoce) que vous avez remarqué. Vous savez : le pied sur une tombe, on envisage les choses à travers un sombre voile ; mais ce n'est pas ce genre d'épreuves que vous aviez cru voir. Celles que vous pensez sans doute, ne m'ont jamais atteinte, mais elles ont passé près de moi. Elles ont appelé mon attention : j'ai dû même passer à leur suite, réparer le mal qu'elles avaient fait.

Oh ! c'est terrible de voir ainsi souffrir ! J'ai vu une jeune fille cacher son front dans ses mains et soupirer dans un sanglot ; " Seule, toujours seule ! " et elle pleurait, et moi... je me demandais pourquoi elle pleurait, elle qui avait un père, une mère, une sœur, une amie qui la comblaient de tendresse. (Vous voyez combien je suis naïve malgré mes grands airs d'expérience !). Je ne comprenais pas qu'elle ne sût pas se contenter de la tendresse de l'Amitié.

J'en ai vu une autre qui venait de subir une grande déception ; elle pleurait, se lamentait, parlait de mourir ; et moi, qui ne sentais pas comme elle, mon cœur ne parlant pas le même langage je ne savais que lui dire !

Et combien d'autres, mon Dieu ! ! !

Toutes ces âmes aussi, ne demandant à la vie que " sourires et caresses " ne trouvèrent pas leurs cœurs bien forts pour lutter contre " ces orages et ces luttes " qui du premier coup les abattirent. Aussi ce ne fut pas sans souffrances qu'elles purent recueillir les débris de leurs pauvres cœurs brisés. Si elles s'étaient habituées à voir cette terre comme une " vallée de

larmes," elles auraient attendu, sinon sans crainte, du moins avec calme, les heures de tristesse et de souffrances, et celles-ci venues, les forces se développant avec elles, elles auraient, et lutté avec grandeur, et vaincu avec noblesse.

Certes ! la vie se fait bien cruelle pour quelques-uns ! Oui, la durée des tempêtes excède trop celle des jours sereins ; mais est-ce une raison pour que nous passions notre vie à gémir sur cet état de choses ? Ne vaut-il pas mieux réagir, s'armer de pied en cap pour attendre ferme l'ouragan et lui tenir tête ? ...

Si nous sommes vainqueurs, quelle joie ! Si nous sommes vaincus, tant pis ! relevons-nous courageusement : de cette défaite sortira peut-être notre prochaine victoire...

Et puis, je le répète, si nous savions nous contenter de fortune présente, si nous savions chérir ce que nous possédons, nous serions plus heureux...

Je vous entends me dire : " Oui, mais si nous possédions ce que nous aimons, le bonheur serait encore plus grand ! ..."

Eh ! mon Dieu ! je veux bien vous croire, contradicteur que vous êtes...

Mais, je vous l'ai dit, je ne suis point ambitieuse.

Gilberte

L'ŒUVRE DE DIEU

Le Tout-Puissant, dans ses desseins sur l'avenir des peuples, voulut que son Divin Nom se répandit par tout l'univers.

Son amour infini des mortels lui montra un délicieux coin où le signe de la Rédemption n'avait pas encore dessiné son profil béni.

Pressé par un redoublement d'amour, Il fit germer sur cette terre encore inconnue, qu'Il s'était plu à embellir des plus riches dons de la nature, des cœurs bons et aimants, des âmes dévouées jusqu'à l'héroïsme.

Et c'est pour cela que nous voyons aujourd'hui des jeunes vierges douces et pieuses, des mères vraiment chrétiennes, qu'aucun revers ne décourage, parce que le Dieu qui soutient l'univers a présidé à nos destinées.

En voyant tant de grandeurs et tant de dévouements, nous aimons à chanter

Vive la Canadienne.

L'avenir ne peut donc être que glorieux pour nous, car ces femmes courageuses sont des filles du beau pays que le Vicaire du Christ a surnommé *Fille aînée de l'Eglise*, et la France est immortelle.

RÉNÉ STE-FOYE.

Saint-Henri, 1900.

NOCES SUBLIMES

*L'œil en feu d'un beau jour va fermer ses cils blonds,
Enivré du concert des lyres estivales ;
Et sur les champs ployés de gorgeantes moissons,
Frissonnent à demi les brises diurnales ;*

*Plus haut que les coqs d'or des sombres cathédrales,
Dont les clochers géants percent les horizons,
Un essaim parfumé de caresses florales
Embaume, en la buisant, la tête des vieux monts*

*Et des sons indécis de musique lascive,
Modulent aux échos leur volupté hâtive
Dans un coin de ciel gris, que la noirceur poursuit*

*C'est là que le vieux jour, gisant, presque en ruine,
Orné de diamants qu'une étoile fulmine,
Depuis l'aube des temps s'endort à la nuit.*

J. Archambault